

Cancan et coeur

Par Nguyễn Trọng Lâm Yersin 65

Associé avec bonheur à Toulouse-Lautrec et à Offenbach, le cancan est devenu *french* outre-Manche. Epinglé de sa médaille, le French Cancan y a reçu "ses lettres de noblesse", tout ce qui porte l'étiquette french étant perçu là-bas comme a *little bit* débauché.

Brève introduction pour un petit sujet. Le *vietnamese cancan*. Que les âmes délicates se rassurent. Ce cancan-ci ne montre ni culottes fendues ni dessous affriolants ni jambes vertigineuses. Quoique. A bien y regarder de près, si. Dans ce cancan on se fend le coeur, on y révèle des dessous plus qu'affriolants et des chôôses, ma chère, vertigineuses.

On l'a deviné, il s'agit du cancan en couple avec rumeur, jumeau de potin, cousin de ragot, germain de médisance, en relation inceste avec langue de vipère, à tu et à toi avec radiovipère, intime de on-dit et oui-dire. Avec un tel pedigree, il a du répondant et un bel avenir. Religion sans temple et sans prêtresse, exception faite d'Elsa Maxwell, elle se porte plutôt bien. Elle se passe de grâce, n'a que faire de foi, se moque de prédicateur et se rit de prosélytisme. Ce crédo s'acquiert jeune, il vient avec le lait maternel. Art d'équarisseur, on y dépiaute la victime, on dépèce la bête, on la taille, on la déchire, on la réduit à néant. Il lui faut des entrées, des accointances, de l'esprit parfois et le goût pour le malheur (d'autrui).

En me relisant, je m'aperçois à ma grande honte que je nous suis approprié un bien que beaucoup de peuples peuvent réclamer. Vietnamese cancan, quelle prétention! Je bats ma coulpe et rends à César ce qui est à César. Des prétendants?

Saïgon, mars 2012.

Le business et moi, on n'est pas copains. Les deals, c'est vraiment pas mon fort. C'est embrouillé. On louvoie. On biaise. On manoeuvre. On y parle chiffre, beurk. Le commérage et moi, on n'est pas copains. Flinguer, c'est pas mon fort. C'est vache. C'est chameau. C'est teigne. C'est sans-coeur, beurk. Je ne vais donc pas ragoter sur le business.

Saïgon, toujours mars 2012.

Oyez! Oyez! Bonnes gens. On nous a menti. Sur toute la ligne. Honteusement. Les adultes de notre enfance nous l'ont promis: "Quand tu seras grand, tu sauras". Or me voilà "grand", je crois, et je continue de ne pas savoir. J'avais l'excuse de l'âge. J'ai toujours l'excuse de l'âge. A moins qu'il n'y a eu tricherie sur la marchandise.

Les poètes qui pleurent leurs amours perdues nous parlent de leur coeur. Ceux qui croient aimer parlent de leur coeur. Tous ceux qui aiment croire parlent de leur coeur. Tous les déçus de l'amour parlent de leur coeur. Les sans-coeur parlent de leur coeur, la main sur le coeur. Les médecins m'ont fait subir dernièrement toute une série de tests sur mon coeur. Ils ont ausculté, ils ont scruté, ils ont sondé et m'ont fait visionner les écrans étalant une fragile toile d'araignée comme secouée par une folle tempête. Ils m'ont montré des vaisseaux occlus de choses impossibles. Mais d'amour, pas. Nulle part. Les images ne trompent pas. Pas la moindre trace. J'ai beau m'inquiéter, j'ai beau supplier, personne n'a pu m'exhiber ne serait-ce qu'un soupçon. Polis, les médecins ont conclu à une insuffisance amoureuse et estimé qu'une greffe serait nécessaire. Naïfs, nous sommes dans l'attente d'un coeur de poète heureux.

Ces mêmes médecins m'ont fait aussi écouter les battements de mon coeur. Cela rappelle tantôt le sourd grondement de l'orage, tantôt le toussotement grave d'un baryton enrôlé, tantôt les lointains échos de pets d'anges. Mensonges pour mensonges, je préfère les miens. Les anges pétent. Joliment.

---- O ----

